

Magic City

Romane González

À Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle. C'est une fille, treize ans environ. Tuée par arme blanche. Marc Bennett a trouvé le corps. Depuis, il en parle à tous les gens qu'il croise. La poubelle est dans une rue, derrière le magasin d'électro-ménager où il travaille. Marc dit qu'il n'a pas vu le corps, il a senti l'odeur, c'est tout. Il dit que cette odeur le hante maintenant. Une semaine que le corps était là. Il a pas voulu ouvrir la benne, à quoi bon, rien qu'à l'odeur, il savait. Il a appelé les flics. Ils ont emporté la poubelle.

— Je vais tout foutre à la poubelle, a dit Susan à Frank, son ex-mari.

Elle a pris les boucles d'oreille et la bague qu'il venait de lui offrir – cent mille dollars à vue d'œil, ce salaud croit vraiment pouvoir l'acheter ? Et il croit qu'elle vaut si peu ? – et elle a ouvert la petite poubelle sous l'évier et de sa longue main aux doigts manucurés a fait glisser les bijoux du plan de travail à la poubelle. Frank n'a rien dit. Susan le déteste et voudrait qu'il soit mort. C'est lui qui l'a quittée pour cette petite salope de vingt-deux ans, Laura. Laura aux jambes fermes et bronzées, au cul ferme, aux seins fermes.

Susan regarde son reflet dans le miroir suspendu au mur du salon. Grâce au Botox, elle paraît trente-cinq ans. Elle ne pourra jamais en paraître vingt-deux. JAMAIS. Tout à coup, elle se hait. Elle a envie de se griffer le visage, avec ses ongles, de s'arracher la peau par lambeaux. Elle est vieille, elle est moche, comment est-ce qu'on peut supporter ça ?

Elle ouvre la porte-fenêtre, sort sur le balcon. De l'air, elle a besoin d'air. Elle s'appuie contre la balustrade, cherche à respirer par le ventre. Ses yeux errent sur la baie de Miami. En face, il y a des bulldozers, des grues partout. Ils sont en train de construire deux nouvelles résidences. Elle a peut-être besoin de changement, elle pourrait déménager... La veille, sur le toit de son immeuble, là où se trouve la piscine solarium, elle a rencontré un type. Un jeune milliardaire. Il a fait fortune en inventant un truc, elle ne sait plus quoi. Pourtant, sur le coup, ça lui a paru chouette. Ce type-là, oui, c'est quelqu'un de bien. Il l'a invitée à dîner, un soir. Elle a hésité. Elle va lui dire oui.

Frank dit qu'il l'aime, qu'il regrette. Il dit que Laura et lui ne s'entendent pas du tout. Susan est certaine que Laura a jeté Frank. Comment est-ce qu'on peut le supporter ? Comment est-ce qu'elle, a pu le supporter, pendant quinze ans ? Frank est gros. Il bande mou. Elle le fout dehors. Il ne cherche pas à récupérer les bijoux, en partant.

— J'ai tout mis au clou, elle dit. Tout ce qui avait un peu de valeur, mes bijoux...

Il la regarde et il ne sait pas quand est-ce qu'il va le lui dire. Il n'a pas envie de le lui dire alors il l'écoute parler. Peut-être, au moins, il peut faire ça : l'écouter.

Elle est grande. Elle doit faire sa taille. Très maigre. Elle porte des lunettes, ça lui donne un air un peu sophistiqué. Ou celui d'une maîtresse d'école.

— Je pensais pouvoir trouver un autre boulot, elle dit, en faisant un geste de la main, la main d'abord levée puis qui s'abaisse, s'affaisse, et vient claquer contre sa cuisse.

Il regarde derrière elle. Crazy Jo vient de sortir de sa tente, il a avec lui son violon, enfin, plus exactement cette planche en bois fichée de cordes tendues qui ne le quitte jamais. Il joue un air, Jamal l'a déjà entendu des centaines de fois, c'est toujours le même. Crazy Jo sourit en même temps qu'il joue et on voit qu'il lui manque les deux dents de devant. La fille se retourne et le regarde. Crazy Jo passe devant eux en souriant. Il va rejoindre trois types qui sont assis sur des canapés un peu plus loin et qui ont l'air de ne rien faire.

— Des flics ont tiré sur mon mari, dit la fille. Parce qu'il était noir. Jamal hoche la tête. Dans une autre vie, il était architecte. Il regarde ce qu'il a construit. Les tentes. Les campements de fortune. Les meubles récupérés un peu partout. Tout un bidonville qu'il a créé pour aider ceux qui peuvent pas se loger, dans la cité magique.

— Je suis désolé, il dit.

La fille le regarde, les yeux vides, elle ne comprend pas.

— Il n'y a plus de place, il dit. Je ne peux pas vous accueillir. Il n'y a plus de place.

La fille lève ses deux mains vers lui. Elle supplie. Il détourne le regard. Comme ça, il a déjà dû refuser soixante-dix-huit personnes. Au début, leurs visages le hantaient. Maintenant il y en a trop, il ne se souvient plus.

— Où est-ce que je vais aller ?

Larry sait où aller. Il suit les instructions de l'appel radio. C'est à un embranchement, il s'y est déjà rendu plusieurs fois. C'est là qu'ont lieu presque toutes les fusillades, à Opa-Loka. Larry est fatigué. Le dernier appel, c'était une overdose. Une fille, jeune, allongée dans une voiture ouverte, la seringue encore dans le bras. Larry gare sa voiture de patrouille et attend que Carlos Herrera, son collègue, se soit garé aussi pour sortir. Il est une heure du matin. Larry a encore six heures de ronde avant de rentrer chez lui. Un groupe de gosses, dix, douze ans, pas plus, traînent dans la rue. Larry leur rue dans les brancards.

— Foutez le camp, les gosses.

Il a déjà vu ça, des passants qui se prennent des balles perdues, à cet endroit. Les gosses se dispersent.

Le type est là, à moitié allongé contre la porte d'une épicerie. L'épicier a baissé sa devanture en fer et à travers le grillage, il regarde dans la rue, en fumant une cigarette. Le type allongé se tient le ventre et du sang a taché ses mains. Les secours sont en route. Larry connaît ce type. Il deale de la drogue dans le quartier.

Jeune, pas plus de vingt ans. Les gosses reviennent, comme des mouches à merde.

— Dégagez de là, dit Herrera en touchant son arme de service.

Il les chasse de la main, les gosses rigolent, s'en vont un peu plus loin et reviennent, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Larry s'accroupit devant le type. Les os de ses genoux craquent. Le visage du type est tout blanc, des gouttes de sueur tombent de son front et atterrissent sur ses mains.

— Tu peux parler ? demande Larry.

Il est absolument impossible de parler avec cette musique. Tommy fait un signe à la fille et elle rigole, elle hoche énergiquement la tête. Tommy lui remplit une autre coupe de champagne. Il aime bien faire ça. Il a payé des types pour le faire, des serveurs en costume qui courrent d'un invité à l'autre avec un plateau rempli de coupes de champagne, mais il aime bien le faire de temps en temps, ça plaît aux filles. Et il vient des Ozarks, putain. Dans une autre vie, avant de se mettre à la musculation, il était le Gros Tommy, et sa mère lui faisait bouffer des trucs en boîte. Je suis Tommy Burbanks, il se dit. J'ai joué dans huit films, je suis la star montante, le jeune premier que tout le monde s'arrache. Je suis beau, je baise bien, je suis bankable.

La fille est une pseudo-starlette. Elle est jolie. Elle a un beau cul. Il lui fait un autre signe, index levé. Elle hoche la tête. Il la prend par la main, l'entraîne à l'étage. Dans sa chambre. Je suis Tommy Burbanks, il se dit en attrapant la fille par les cheveux. Il tire et elle a un petit mouvement de recul mais très vite, elle se laisse faire.

Il la retourne, remonte sa jupe. Elle ne porte pas de sous-vêtements, la salope. J'ai la plus belle maison de cette putain d'île privée, il se dit en retirant la ceinture de son pantalon. Ma maison est à côté de celle de Tony Montana, dans *Scarface*. Mon yacht est le plus gros de la baie. Il frappe le cul de la fille avec sa ceinture, côté boucle. Je suis Dieu. Je suis Dieu et je vous encule tous. Il pénètre la fille. Elle tourne son visage vers lui. Il la voit, juste une fille au visage rouge, les yeux pleins de larmes, de la morve au nez. Il la gifle et la pousse sur le lit.

La fille est partie. Elle a laissé des traces de sang partout dans les draps. Putain, il pense. Des draps à mille dollars.

Il y a encore de la musique en bas. La fête n'est pas finie, sans doute. Il a envie de descendre et de leur hurler de dégager, à tous. Il a un flingue dans le tiroir de la commode et encore une fois, il ressent cette envie, au creux de son ventre, prendre le flingue, le mettre dans sa bouche et appuyer sur la détente. De la cervelle sur les murs. Sa femme de ménage mexicaine trouverait le corps.

À Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle.

L'AUTEURE

Romane González est agrégée de lettres modernes et docteure en littérature française. Sa thèse portait sur sa passion : les romans noirs. Elle écrit des textes réalistes, fantastiques ou d'anticipation, qui ont tous pour point commun une recherche du bizarre, de ce qui dérange, un questionnement sur la violence personnelle et sociétale. Elle a publié des nouvelles dans la revue *Rue Saint Ambroise*, au *Cafard hérétique*, aux éditions Lamiroy et Héros de papier froissé. Elle anime des ateliers d'écriture.